



Pascale JAMOULLE

# Explorer la précarité et l'exil

**Donner la parole à ceux qui sont à la marge, rechercher le sens de leurs conduites à risque. Dévoiler pour comprendre. Et faire comprendre. Tel est le projet de Pascale JAMOULLE.**

**Professionnellement, comment vous définissez-vous?**

**Pascale JAMOULLE:** Je suis anthropologue au Service de Santé Mentale *Le Méridien* et au Centre d'anthropologie prospective (LAAP) de l'UCL. Dans le métier, je suis

considérée comme une ethnographe, quelqu'un qui va sur le terrain, qui travaille à partir des savoirs des gens dans la précarité et l'exil et des acteurs qui les côtoient (éducateurs de rue, travailleurs sociaux, psychologues, psychiatres, enseignants, PMS...). Je suis aussi enseignante,

romaniste et assistante sociale. Je m'intéresse à la souffrance sociale, aux processus sociaux qui atteignent les jeunes et les familles. Tout cela constitue un ensemble, auquel il faut ajouter l'écriture, le goût de réaliser des récits de vie avec les gens, d'en faire des objets à la fois scientifiques et littéraires...

**Dans quel ordre avez-vous suivi ces formations?**

**PJ:** J'ai commencé par être assistante sociale, mais j'ai travaillé peu de temps dans ce secteur. Après, j'ai repris des études de romanes, puis j'ai enseigné quelques années, et c'est dans le cadre de cet enseignement que j'ai commencé à faire de

la recherche. Je travaillais avec des groupes multiculturels, et j'ai souvent constaté les mêmes phénomènes en termes de processus relationnels et d'apprentissage. Un été, j'ai écrit le fruit de mes réflexions sur ce sujet. Cette recherche a eu une certaine audience, et d'autres travaux m'ont été demandés. J'ai écrit *Drogues de rue* suite à une commande du Service de Santé Mentale du CPAS de Charleroi. Et c'est en faisant de la recherche sur le terrain que j'ai commencé l'anthropologie, puis obtenu un doctorat. Je pouvais compter sur un encadrement par l'équipe. C'est important de trouver des congénères, quand on fait de la recherche de terrain. Quand on est seul, on peut facilement se laisser envahir. Il faut garder un ancrage avec des collègues. En tant qu'anthropologue, on est très seul, dans une pratique d'immersion. On va sur le terrain de l'autre.

### À quoi "sert" l'anthropologie?

**PJ:** Ca dépend. Il y a autant d'objectifs qu'il y a d'anthropologues. Beaucoup ont fait d'autres études et l'anthropo ensuite, comme une corde de plus à leur arc. L'anthropologie est une discipline et une méthode qui permet de nouer des relations, de co-construire du savoir avec des acteurs, de mettre en scène du vécu expérientiel. Moi, je suis une anthropologue de la précarité et de l'exil (puisque cela a été mon cheminement), ainsi que des conduites à risque de la jeunesse. Ce métier sert à désocculter des réalités cachées. Nous sommes dans un monde qui se fragmente de plus en plus, où les univers sociaux sont très fermés, et où on occulte les conséquences de la mondialisation et de l'ultra-libéralisation. On ne voit plus ce qui est en train de se jouer. L'anthropologue va travailler avec les populations et, à partir de là, réfléchir avec elles aux politiques publiques qui les concernent. Décrire ce qui se joue en marge, c'est une des fonctions principales de l'anthropologue. Et puis, c'est travailler avec des gens différents à chaque enquête. On ne reste pas indemne des rencontres que l'on fait. Et c'est là qu'on se rend compte s'il y a quelque chose qui s'est joué ou non.



### Qu'est-ce qui vous attire dans ces sujets?

**PJ:** Les ressources auxquelles on peut faire appel dans les mondes de l'intérieur de la société sont parfois moins intéressantes que ce qu'on trouve à la marge. Il arrive que les gens soient complètement brisés

**"NOUS SOMMES DANS UN MONDE QUI SE FRAGMENTE DE PLUS EN PLUS, OÙ LES UNIVERS SOCIAUX SONT TRÈS FERMÉS, ET OÙ ON OCCULTE LES CONSÉQUENCES DE LA MONDIALISATION ET DE L'ULTRA-LIBÉRALISATION".**

par des expériences de vie, par le marquage social, la discrimination, puis ils activent des ressources incroyables, des capacités de résistance à l'écrasement, à l'oppression, à l'inhumain. C'est quelque chose qui m'attire. Il y a également, clairement, un objectif de justice sociale. J'ai toujours été très mobilisée par les problématiques d'exclusion. Et dans des métiers comme l'enseignement ou le travail social, on est au front de l'absence de démocratie, de l'inégalité sociale, d'une série de thématiques qui nous touchent au quotidien. L'anthropologie est une manière de les décrire, donc de les rendre visibles.

## Dans votre travail, comment gérer la proximité et la distance?

**PJ:** Il existe une dimension relationnelle qu'on apprend au fur et à mesure du métier. Un des premiers risques des jeunes anthropologues, c'est d'arrêter d'écrire. Un professionnel qui arrête de remplir ses carnets de terrain, qui commence à être complètement immergé dans son champ et qui laisse de côté sa place de chercheur est perdu pour l'anthropologie. Cela peut être intéressant pour lui-même, il peut devenir enseignant, responsable politique ou institutionnel, mais il n'est plus anthropologue. La première chose, c'est l'écriture, c'est notre cadre. Continuer à écrire ce qu'on voit, avoir un regard réflexif, analytique, interprétatif, c'est notre premier garde-fou. La deuxième chose, c'est la capacité d'analyse qu'on peut mobiliser sur la place qu'on vous donne dans la relation de recherche. Elle est indispensable pour comprendre le monde social dans et pour lequel on travaille, mais aussi pour se sauvegarder soi.

## Qui est ce "monde social"?

**PJ:** Les publics avec lesquels le chercheur travaille et est en relation. Les personnes qui ont un vécu expérientiel sur le thème qu'il explore. En l'occurrence, pour la recherche "Adolescents en exil", ce sont ces jeunes adolescents, les enseignants, les PMS, les travailleurs sociaux, les éducateurs de rue, tous ces gens qui ont une expérience

que nous devons mettre en scène, analyser, combiner, interpréter pour pouvoir comprendre les processus sur lesquels on peut agir.

## Comment naissent vos projets de recherche?

**PJ:** J'ai une position un peu particulière. Dans toutes les recherches que j'ai faites, le projet est d'abord né d'une autre enquête. Quand je me suis intéressée à la question des drogues, je me suis centrée sur les usagers de drogues de la rue, puis très vite, je me suis aperçue qu'il fallait associer les familles. Je me suis rendue dans les grandes cités sociales de la région de Charleroi/Mons, auprès de familles qui avaient été marquées par des conduites à risque d'un des leurs. J'ai surtout travaillé avec les mères. Au bout de deux ans, j'ai réalisé que les pères étaient toujours là, en creux, et qu'ils avaient une importance capitale. Il n'était pas possible de comprendre l'émergence de plus en plus importante des conduites à risque dans les milieux précaires si je ne tenais pas compte de la parole des pères. Je me suis donc orientée vers cet autre projet de recherche. Et si j'ai commencé à travailler sur la question de l'exil, c'est parce que j'avais été engagée au *Méridien*, où nous avons créé le certificat universitaire "Santé mentale en contexte social", qui est ouvert aux professionnels en contact avec les situations d'exil et de précarité. J'ai développé une approche anthropologique de ces questions. Comment l'intimité, le couple sont-ils atteints par la précarisation sociale et l'exil?

La plupart du temps, mes travaux font émerger une nouvelle question, que je ne peux pas éviter. Je vois bien qu'il y a là un nœud qui fait partie de la compréhension du phénomène. Où se trouve la prévention, où se trouve l'action des politiques publiques et de l'aide? La question de l'adolescence en exil est émaillée de fragments d'intime. Ce que vivent les parents a une incidence considérable sur ce que vivent les adolescents, et ceux-ci ont une connaissance de la précarité et de l'exil que n'ont pas les parents. Il était également indispensable d'interroger le monde scolaire. C'est comme cela que la recherche "Ado-

lescents en exil" est née. La notion d'exil renvoie ici au sentiment d'être étranger, avec une prise en compte des incidences du déplacement sur plusieurs générations. Elle désigne les nouveaux arrivants, mais aussi les adolescents de la deuxième ou de la troisième génération, socialisés en Belgique, tout en continuant à être construits et désignés comme des étrangers. Avec Jacinthe MAZZOCCHETTI, nous travaillons avec eux depuis deux ans, et j'ai l'impression que nous commençons seulement à découvrir ce qui se joue. Il me semble que ce sont surtout les questions de terrain qui font naître les questions de recherche, même si les propositions des commanditaires sont importantes.

## Vous avez parlé du *Méridien*, de quoi s'agit-il? Quel est le rôle d'une anthropologue dans ce cadre-là?

**PJ:** C'est un service de santé mentale. Il existe peu de services de ce type qui travaillent avec des anthropologues, mais cette interdisciplinarité (psychologues, psychiatres, assistants sociaux, logopèdes et anthropologues) commence tout doucement à se nouer. *Le Méridien* a un département de santé mentale communautaire. Il prend en charge des problèmes de santé mentale individuelle et s'intéresse aussi aux liens sociaux. Dans les approches collectives et groupales, le travail d'un anthropologue est important, parce que le fait d'aller vers les publics parfois peu visibles est essentiel pour comprendre ce qui se joue. Les dimensions sociales, culturelles, de culture d'origine mais aussi de culture de la précarité et les fragmentations ethniques de la ville, tout cela construit aussi la vie des gens. Pour des cliniciens, pouvoir entrer dans ce matériel extramuros, construit avec les personnes, dans une autre dynamique, de recherche, peut améliorer le dialogue avec les patients.

## Dans une structure comme celle-là, qui sont vos interlocuteurs privilégiés, les bénéficiaires ou les intervenants?

**PJ:** Au *Méridien*, les anthropologues travaillent rarement directement

avec les patients. Ils rencontrent plutôt leurs interlocuteurs(-trices) de recherche extramuros, dans les lieux de vie. Ils mènent des recherches-actions auprès des populations, ce qui fait partie des missions de prévention d'un service de santé mentale.

### **Vous étudiez la précarité, les conduites à risque, l'exil... Qu'est-ce qu'une anthropologue peut dire à l'école, aujourd'hui, à partir de ces observations?**

**PJ:** L'école mobilise de nombreux acteurs. Dans nos petits groupes de recherche en milieu scolaire, ce que nous pouvons apporter aux jeunes avec lesquels nous travaillons, c'est un lieu d'expression des réalités qu'ils vivent à l'école et à l'extérieur, entre autres des réalités de l'exil. On a une expérience, on en fait part, avec des anthropologues, avec des enseignants. Ils participent évidemment à ce travail de recherche, c'est un apprentissage de l'écriture collective. Beaucoup de jeunes écrivent également des textes plus personnels sur ces thématiques. On travaille aussi sur le genre, le rapport fille-garçon. Devenir homme ou femme, ça se pratique tous les jours, notamment au travers du langage, des jeux de positionnement qu'on expérimente, des passerelles entre les garçons et les filles. Dans certaines écoles, on vit une véritable guerre des sexes, une tension au genre très importante.

### **Qu'est-ce qui vous frappe, en 2009, dans cette parole libérée des adolescents?**

**PJ:** L'ethnisation terrible des écoles! Dans l'une, il peut y avoir 85% d'élèves d'origine turque, dans une autre 90% d'élèves d'origine marocaine, ou 80% de primo-arrivants, ou juste des "blancs". Il y a une forte discrimination dans le dispositif d'enseignement belge, qui est confirmée par une série d'études quantitatives<sup>1</sup>. Il n'y a pas plus discriminatoire en Europe que l'enseignement belge! Quand on parle avec les jeunes, ils racontent leur réalité ethnique. On sait bien que les races n'existent pas, bien entendu, mais eux portent ce discours sur la fragmentation ethnique de la ville, sur les définitions identitaires à partir de l'origine, comme si les regroupements ethniques étaient, pour



eux, devenus le seul recours. Beaucoup d'adolescents ne sont même plus aux prises avec les "blancs", mais bien les uns avec les autres, les Marocains contre les Turcs, les "blacks" entre eux, parfois au niveau des quartiers ou contre des regroupements de Marocains. Plus les écoles sont monoculturelles, moins elles arrivent à qualifier la jeunesse, et les préoccupations des jeunes sont beaucoup plus de l'ordre de la protection et d'une reconnaissance extrascolaire à l'intérieur même du jeu scolaire.

### **Dans ce cadre-là, apprendre, savoir, ça devient secondaire?**

**PJ:** Ca dépend. Beaucoup de primo-arrivants se sentent un "devoir de réussite". Les parents se sacrifient, ils travaillent durement pour que les jeunes puissent faire des études. Ces jeunes gens perdent leur insouciance, leur jeunesse peut-être, ils ont un poids énorme sur les épaules. Les classes-passerelles sont souvent situées dans les "écoles en difficulté", dans des contextes de guérrilles ethniques entre les anciennes et les nouvelles immigrations, avec des profs parfois complètement cassés qui n'arrivent plus à qualifier ces jeunes. Malgré tout, ils doivent réussir. Beaucoup y arrivent et croient à l'avenir, à l'ascension sociale par le scolaire. D'autres, qui sont là depuis plus longtemps, parfois une ou deux générations, sont plus désabusés. Ils ne croient plus vraiment au jeu scolaire. Ils vont à l'école pour un diplôme, mais c'est un diplôme dérisoire, un diplôme façade pour que les parents soient fiers d'eux et continuent à les aimer, pour que là-bas, au

pays, on se dise que la souffrance de l'immigration n'a pas été vaine. Mais eux ont vraiment le sentiment qu'ils trouveront leur place dans la société par d'autres moyens. Ils tablent sur les différents lieux de socialisation. Ils se valorisent beaucoup dans le passé, dans l'origine, dans les recours ethniques, dans le partage de mêmes conditions et la religion comme lieu de reliance entre eux. Et ça, si ça devient rigide, ça peut être dangereux pour eux, mais aussi pour Bruxelles, pour la société. Mon but n'est pas de culpabiliser les enseignants. Dieu sait s'ils se battent, dans certaines écoles, pour contrer ces processus destructeurs et inégalitaires! La liberté totale du marché scolaire en Belgique, et à Bruxelles en particulier, a créé des conditions d'apartheid socio-ethnique destructeur. Ne pas pouvoir faire l'expérience de l'altérité à l'école appauvrit la jeunesse.

### **Vous évoquez la religion comme lieu de reliance, plus que comme conviction?**

**PJ:** Tous les jeunes cherchent quelque chose de plus grand qu'eux auquel croire, quelque chose qui donne sens à leur vie. L'exil, c'est ne pas avoir de lieu, se sentir étranger ici et là-bas. Le problème, parfois, c'est l'absence de réflexivité. Moins la jeunesse a de prise sur son destin, plus elle est fragile par rapport aux fondamentalismes, plus elle se trouve en difficulté pour se métisser, pour construire avec les différentes faces d'elle-même, l'identité turque, l'identité belge, l'identité marocaine qu'elle porte, plus elle se trouve en devoir de choisir entre ces différentes appartenances. Il arrive que la religion soit prise à la lettre, comme un manuel scolaire qu'il faut suivre. Si elle est un lieu de reliance où les jeunes cherchent valeur et droit d'exister, c'est aussi un lieu de repli. En cela, la religion participe au fractionnement de la ville et à ce qui dresse les communautés les unes contre les autres. À Bruxelles, une personne sur deux est issue de l'immigration, sans compter les clandestins. On est là dans une ville avec des ados en exil qui constituent son fondement et qui vont constituer son avenir.

### Quand vous parlez d'absence de démocratie scolaire, quels acteurs visez-vous?

**PJ:** Quand je parle d'absence de démocratie scolaire, je vise tous les acteurs. Je parle de l'inégalité des chances. Un jeune qui se trouve scolarisé dans une école monoculturelle, où la moitié des heures de cours ne sont pas couvertes, où l'absentéisme des enseignants répond à celui des élèves, où l'équipe ne parvient plus à maintenir un cadre, à réguler les conflits interethniques dans la cour, à juguler la violence qui est faite à certains... On est dans l'absence de démocratie scolaire. Certains établissements ont un mal fou à s'en sortir. Je ne vais pas commencer à stigmatiser des lieux ou des personnes. Ici, je parle du dispositif d'enseignement lui-même, du libre marché qui a créé ce qui se joue aujourd'hui. Il suffit de voir, par exemple, l'écart du score de compétences entre les jeunes issus de l'immigration et les jeunes belgo-belges. C'est le résultat de l'absence de démocratie scolaire et de la discrimination.

### Vous avez parlé des adolescents. Il y a aussi les adultes qui les entourent. Qu'est-ce qui vous frappe dans les contacts que vous avez avec eux pendant vos recherches?

**PJ:** Je ne travaille pas avec tous les adultes. Dans chaque école, j'essaie de trouver des personnes qui ont ce gout de la recherche et de l'écriture, qui ont envie de travailler avec les élèves là-dessus. Et puis, peu à peu, de réunion en réunion, on met en place des projets spécifiques de recherche. Un ethnographe ne peut parler que de ce qu'il connaît. Il n'a pas de vision globale, il a une vision locale qui peut mener à des réflexions universelles. Quand on travaille trois, quatre années avec trois, quatre personnes dans une école, à la longue, on commence à voir assez clair, avec l'étalement progressif de l'observation participante, parce qu'on "éponge" les choses peu à peu. Mais en même temps, il faut être très modeste, ce n'est pas pour autant qu'on peut dire comment vivent les enseignants aujourd'hui.

Dans les écoles monoculturelles, la position de l'enseignant est très diffi-

cile à tenir, surtout si l'équipe éducative est exclusivement "blanche". Si les enseignants se retranchent dans leur vécu, dans les modèles qui leur ont été transmis, c'est très périlleux pour eux, pour leur santé psychique. Les enseignants avec qui je travaille, les PMS et les éducateurs, ont souvent pris la position d'aller vers les jeunes, d'entrer dans leur vécu et dans leurs conceptions, dans ce qui est important pour eux. Ce n'est pas une position facile, cela demande de jongler pas mal. Il faut être chercheur et enseignant à la fois. Et là, les chocs arrivent en cascade, parce qu'on commence à réaliser ce qu'ils vivent en famille, dans les rapports au quartier, avec la police, etc.

### Est-ce un cheminement que l'on peut demander à tous les enseignants?

**PJ:** Il y a ceux qui n'y arrivent pas, ou qui ne pensent pas que ce soit la voie qu'il faille prendre. Ils adoptent une position d'extériorité, ils restent très accrochés à des cadres et à des contenus. Survient alors cette difficulté du jeu. L'enseignant joue à enseigner, et les élèves jouent à apprendre ce que l'enseignant enseigne, mais parfois ça se craquèle. C'est très dur, parce qu'arrive le nonsens. Beaucoup de profs vont mal, ne dorment plus. Ils se retrouvent dans des situations où ils ne maîtrisent plus rien, parce que ce jeu les parasite. Ils sont dans l'absurde.

Mais certaines équipes arrivent à un tout autre résultat. Dans une école – entièrement multiculturelle – où je travaille, les enseignants viennent tous de pays différents. Ils ont eux-mêmes connu l'exil et sont très proches les uns des autres. Cette construction solidaire tient l'école. Les enseignants qui se trouvent dans ces contextes multiculturels, d'implication, avec des équipes solides, font un boulot fantastique. Ils donnent du sens à ce qu'ils font. Mais il y a des enseignants dont la pratique n'a plus de sens, et ça, c'est terrible pour eux. Le dispositif d'enseignement qui conduit à cela n'est bon ni pour les enseignants, ni pour les élèves. C'est donc celui-là qu'il faut défaire.

### Et si toutes les écoles étaient multiculturelles?

**PJ:** C'est là que l'ethnographe va chercher dans d'autres études. Il ne sait pas. Il sait que le dispositif actuel produit de la ségrégation, une impossibilité d'apprendre, un blocage de l'ascenseur social, de l'économie souterraine, de la dépression chez les enseignants. Il sait ce qui est en train de se jouer.

### Ce n'est pas l'école qui construit l'économie souterraine...

**PJ:** Quand l'école publique dysfonctionne, c'est l'école de la rue qui prend le relais. Dans ce sens, un enseignement qui ne qualifie pas les jeunes alimente l'école de la rue. Les jeunes cherchent à se faire respecter, à se faire des compétences. Aucun jeune n'accepte de se laisser écraser par la vie. L'école est un lieu d'une importance capitale pour la jeunesse, selon moi. Il faut mettre l'énergie de la chose publique sur l'école. Ce n'est pas une accusation. Au contraire, c'est dire "Attention!", c'est là que les choses se jouent, en grande partie.

Quand on observe ce qui se passe – études PISA et autres, on voit bien que les dispositifs d'enseignement qui ont une mixité des publics dans toutes les écoles, ceux qui ont un tronc commun le plus tard possible, ceux qui tablent sur les remédiations plutôt que sur le redoublement, sont déjà beaucoup plus démocratiques. L'écart des scores est bien moins important que ce qu'on connaît en Belgique. Et ils produisent aussi de l'élite. Les scores de compétence globaux sont bien meilleurs. La multiculturelité, c'est ça qui qualifie. On le constate à tous les niveaux. Dans les écoles de "blancs", où les jeunes ne font pas du tout l'expérience de la précarité et de l'exil, j'en vois qui ont peur des classes populaires, parce qu'ils ne connaissent rien d'autre que leur "ghetto blanc". Quand on leur demande d'aller faire des récits de vie, de passer les frontières sociales, ils sont paniqués, comme si cela n'avait pas été déployé dans leur formation de base, cet intérêt pour l'altérité, pour d'autres cultures. C'est tout de même ça qui construit la compétence! Si les écoles étaient multiculturelles, tout le monde y gagnerait.

## Est-ce concevable aujourd'hui, en Communauté française, de revoir ce dispositif d'enseignement?

**PJ:** Il faudrait faire l'ethnographie du monde politique pour le savoir! Ce n'est pas parce qu'on travaille sur le terrain et qu'on voit ce qu'il faudrait faire qu'on peut comprendre les codes, les jeux d'alliance, les nœuds, les enjeux du monde politique et ce qui freine les transformations de l'organisation de la société. Nous, ce qu'on peut dire, c'est: "Voilà ce qui se joue".

## Dernier thème, la question du genre. L'école, aujourd'hui, est majoritairement faite par les femmes. Quelles conséquences voyez-vous à cette féminisation du métier d'enseignant, notamment par rapport aux publics que vous avez étudiés?

**PJ:** Cela fait partie des faiblesses de l'école, bien entendu. On a affaire à un public dans la précarité et l'exil, qui se retrouve parfois confronté à des problèmes de conflits de normes de genre. J'évoque ici les normes dans lesquelles on a été socialisé au pays, la façon dont ces normes ont été transformées dans le voyage, ce qu'il a refait, ce qu'il a défait. Puis l'arrivée ici. Il n'est pas possible de vivre ici avec la même identité de genre – ni la même identité tout court! – que celle qu'on avait au pays. On se trouve dans un processus d'invention. Si on n'y parvient pas, si on n'a pas les ressources pour rejouer le genre autrement, on le rigidifie. Là, je parle surtout des garçons. Quand on se sent humilié sur le plan social, on a tendance à se replier sur une part de l'identité qui donne l'impression qu'on a de la valeur.

Il ne faut pas oublier que l'exil transforme les relations et brise beaucoup de couples. La plupart des hommes sont bien plus secoués par l'exil que les femmes. Pourquoi? On peut se poser la question. Beaucoup de femmes ont été dominées dans le pays d'origine. Elles ont appris à faire beaucoup avec peu de pouvoir. Elles arrivent ici, elles n'ont toujours pas de pouvoir, mais elles ont l'habitude de faire avec peu. Les hommes, eux, ont été; ils arrivent ici et ils ne sont plus. Alors, parfois, ils se sentent brisés. À la maison, les jeunes

vivent des situations qui, au niveau du genre, ne sont pas simples. S'ils n'ont pas de lieu, à l'école, pour pouvoir travailler le genre, parler, symboliser, construire, c'est compliqué.

Beaucoup de jeunes issus de l'immigration se construisent un genre nouveau à partir des différents aspects de leur personnalité. Mais quand ils sont complètement coincés dans des quartiers ethniques, dans des écoles ethniques, avec des dispositifs de mariages arrangés, avec une emprise des parents sur le mariage, cela rend les choses très complexes en ce qui concerne leur sexualité et leur vision de l'autre sexe. Il faut des lieux où inventer les choses autrement, sans quoi on en arrive à la guerre des sexes. Dans le monde scolaire, le travail sur le genre est essentiel.

## Et n'avoir que des femmes pour le faire...

**PJ:** C'est dommageable parce que, justement, ce qui doit s'inventer aussi, c'est l'identité masculine. Alors bien sûr, les femmes peuvent aider à l'inventer, chacun s'invente à partir de l'autre sexe. Mais s'il n'y a pas de modèle d'invention de l'identité masculine à l'école, ni dans le quartier ou dans la famille, si cet espace pour mobiliser les ressources, cet espace de symbolisation n'est pas là, c'est difficile. Surtout que ces jeunes se cognent toujours à l'extérieur. Ils vont à l'école mais la plupart du temps, ils bossent à côté. Ils n'ont pas beaucoup d'espace pour penser, pour se créer un for intérieur. C'est une vie dure. Je trouve ça essentiel que l'école soit aussi un lieu où s'invente le genre.

## Vous êtes une femme anthropologue. Qu'est-ce que cela change dans votre pratique?

**PJ:** Il faut travailler avec des hommes. Je travaille avec beaucoup d'hommes en milieu scolaire. C'est intéressant pour inventer l'identité masculine dans un travail de recherche, dans le sens où il y a certaines choses qu'on ne sait pas parce qu'on n'est pas un homme. Quand on ne sait pas, on se met dans une position basse, où on peut se laisser enseigner, et cela construit du savoir. Mais je ne peux pas savoir ce que le fait d'être un anthropologue

homme aurait comme conséquences pour travailler ces questions. La plupart du temps, quand on fait de la recherche en milieu scolaire avec les jeunes, dans tous les groupes, il y a un homme. Les hommes sont très intéressés par la réflexion sur l'identité masculine. Cela fait partie de leur quête. C'est ce qui se joue pour eux aujourd'hui. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN  
TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. JACOB D., RÉA A., TENNEY C., CALLIER L., LOTHAIRES S., *L'ascenseur social reste en panne. Les performances des élèves issus de l'immigration en Communauté française et en Communauté flamande*, Fondation Roi Baudouin, mai 2009.

VERHOEVEN M., DELVAUX B., MARTINIELLO M. et RÉA A., *Analyse des parcours scolaires des jeunes d'origine ou de nationalité étrangère en Communauté française*, Ministère de l'Enseignement obligatoire et de la Promotion sociale de la Communauté française de Belgique, Bruxelles, 2007.

## À LIRE...

*Drogues de rue*, De Boeck, 2000.

*La Débrouille des Familles*, De Boeck, 2002.

*Des hommes sur le Fil*, La Découverte/Poche, 2008.

*Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines*, La Découverte, 2009.

**UN RÉSUMÉ  
DE CET ENTRETIEN  
A ÉTÉ PUBLIÉ  
DANS ENTRÉES LIBRES N° 42  
D'OCTOBRE 2009,  
PP. 8-9.**